



commissariat Pierrette Gaudiat

TROP BÊTE !

L'HOMME ET SA NATURE



COLIN G.
ESTELLE LACOMBE
DAVID GOMEZ
ISABELLE POUSSIER
JULIE-ANNE BARBE
MAURIN SOLOSHOW
P.G.
WON JY



ouvert
les samedis
et dimanches
de 11H à 17H
et sur rendez-vous
au 06 62 13 07 75

Rue du Marquis, 30250

Château d'Aubais

DU 29 SEPTEMBRE AU 19 OCTOBRE

vernissage le samedi 28 septembre 18H

ATELIERS D'ÉCRITURES
Asso « Interférences »
Avec Daniel Rémy
samedi 12 oct
De 10 à 12H30
sur réservation ou sur place
04 66 51 77 10



AUBAIS

ART CONTEMPORAIN
EN LANGUEDOC-
ROUSSILLON



TROP BÊTE !

L'HOMME ET SA NATURE

Les œuvres présentées dans cette exposition interrogent tour à tour la nature de l'homme et/ou sa relation à la nature. L'exclamation « Trop bête ! » ouvre encore la question par sa polysémie : soit vers une réflexion sur la part d'animalité de l'homme, voire sur un excès d'animalité niché au cœur de sa nature propre, soit sur l'idiotie, la bêtise dont les humains font preuve par nature vis-à-vis de leur environnement débouchant sur notre ère anthropocène¹. L'ironie de l'interjection sonne enfin comme un constat désabusé et fataliste sur le processus en cours ; elle semble signifier « dommage, il est trop tard », comme s'il fallait faire le deuil des occasions manquées et construire un nouveau lien avec le vivant. Cette multiplicité de lectures est une ouverture qui permet aux huit artistes invités de proposer des œuvres singulières en rapport avec l'humain, le vivant, la mémoire, le temps, la mort.

Colin. G. s'applique à une sorte d'austérité poético-scientifique avec un « dessin » réinventant des écosystèmes complexes et inconnus, alors que le travail peut aussi se diriger vers des mythologies plus personnelles sondant le vivant, l'organique, comme celles d'**Estelle Lacombe** qui représente ce corps qui nous échappe, ou celles de **Won Jy** questionnant le temps à travers des collections de reliques contemporaines. L'éducation qui impose ses usages et ses images, qu'elle soit familiale chez **Maurin Soloshow** ou scolaire pour **Isabelle Poussier** et ses créatures hybrides, renvoie à la mémoire de chacun et au devenir de cette éducation dans notre relation à l'autre et à la nature. **P. G.** propose d'autres hybrides sondant poétiquement la nature animale de l'homme. Quant à **Julie-Anne Barbe**, elle nous emporte dans un monde onirique qui réactive les mythes et l'inconscient collectif, à travers une installation introspective.

Il faudra examiner la question des déchets contemporains, très présents dans la majorité des œuvres, en particulier dans celle de **David Gomez**, une sculpture anthropomorphe et sonore faite de rebuts. Ces derniers comme l'indique Dagognet « portent toujours sur eux une sorte de *tatouage*, dû au temps et au maniement : dans ces conditions, l'abandonné ou « désormais sans emploi » nous semble un incontestable témoignage² », témoignage qui convoque la mémoire, les mémoires. A regarder ces objets marqués par le temps, on se sent troublé par l'urgence écologique. Certaines œuvres résonnent aussi avec la remarque de Restany selon laquelle, après la faillite de l'art conceptuel des artistes ressuscitent l'objet par l'assemblage, l'installation ou la construction. L'auteur les nomme *Néo-objecteurs* ou *manipulateurs de la réalité*, expression empruntée à A. Tonelli³.

Les artistes réunis ici montrent chacun un univers profondément humain : l'homme et sa nature, sa relation à l'autre, l'altérité, ses liens avec l'animal ou le végétal. Ainsi, délaissant les vieux paradigmes concurrents de la nature sauvage à dompter, et de la nature paradisiaque à « retrouver », les plasticiens explorent les relations subtiles, complexes, parfois ambiguës que nos contemporains développent avec les animaux et les milieux naturels.

¹ Concept récent et véritable signal d'alarme, formulé par Paul Joseph Crutzen (prix Nobel de Chimie en 1995) selon lequel, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'homme modifie durablement la terre et son évolution géo-atmosphérique

² DAGOGNET, F. Des détritiques, des déchets, de l'Abject, une philosophie écologique. Paris : Coll. « Les empêchés de penser en rond », 1997, p. 13.

³ « Manipulated reality » object and image in new french sculpture. Frederick S. Wight Art Gallery University of California, Los Angeles, Feb.-March 1985. Le catalogue contient également un essai de Pierre Restany sur le Nouveau Réalisme, p. 130.

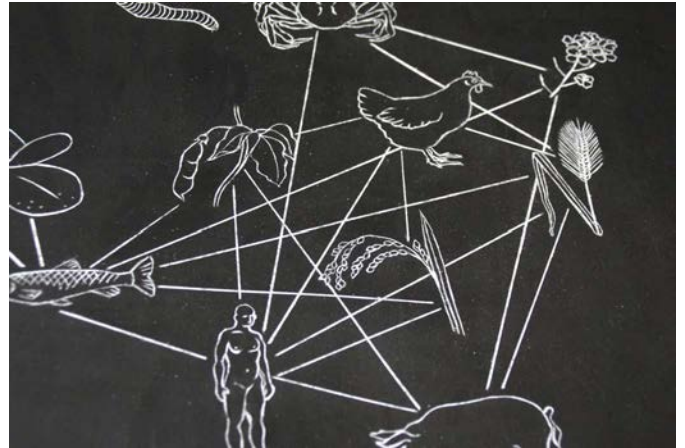
COLIN G.

<https://www.colin-g.org>

Colin G. rejoue souvent dans son processus de création des façons de faire qui évoquent la culture savante et positiviste.

Tristes tropiques

Pour l'exposition à Aubais le plasticien a produit une sorte de schéma, précis mais tellement foisonnant qu'il en devient confus. Il s'inspire des représentations des relations trophiques entre les être vivants, telles qu'on les connaît en sciences, mais en multipliant les mises en relation -, de façon à créer une sorte de réseau. Dans ce maillage, nombre d'éléments - figurant des végétaux, animaux ou autres - sont reliés par des connecteurs les uns aux autres - figurant des rapports de prédation ou de dépendance alimentaire. L'homme fait partie de ce système complexe voire compliqué, sans être ni au centre ni mis en exergue. Colin G. souhaite à la fois resituer l'homme dans un faisceau de relations que l'on connaît et que l'on est en mesure d'explicitier de façon plutôt rassurante, mais dans le même temps par la surcharge des éléments il rend l'ensemble difficile à appréhender, mystérieux voire angoissant. L'idée est de rappeler en quoi l'humain appartient encore à un enchevêtrement agro-écossystémique complexe, que la science ou la communication peut avoir tendance à simplifier à outrance. La traduction plastique de cette intention est un dessin grand format réalisé par grattage, dans lequel les nombreux éléments apparaissent plutôt petits.



Tristes tropiques, 2019. Graphite, huile sur papier, 75x110 cm (détail)



Sweet sixteen, paraffine et cire d'abeille, 2018-2019

Sweet sixteen

Les petites sculptures produites par Colin G. sont inspirées d'embryons de vertébrés d'espèces différentes. Au stade 16 de Carnegie l'embryon humain est encore indifférenciable de celui du poulet ou de la souris pour un observateur profane ; ce sont tous des êtres en devenir dont les formes définitives s'organisent et divergent lentement et inexorablement. Dans cette pièce aussi, Colin G. resitue l'homme dans le règne animal et le monde du vivant à une place humble et toute relative.

ESTELLE LACOMBE

<http://www.estellelacombe.com>

Depuis une quinzaine d'années, son goût pour le trait l'a guidée vers la gravure et toutes les techniques de l'image imprimée, mais a conservé une pratique intensive du dessin. Son processus créatif mêle observation et imaginaire pour créer des mondes parallèles, mondes rêvés mais familiers, ailleurs énigmatiques éveillant les curiosités, où la fantaisie rejoint le réel.

Le climatère

Éclorre, germer, donner naissance... Puis observer les transformations organiques qui bouleversent ces fonctions.

Autour de 50 ans, la femme vit le climatère, du grec kimaktér, "échelle", moment critique de la vie du changement hormonal entourant la ménopause. Elle s'interroge sur le devenir de son corps à l'issue de cette phase de transition et peut alors choisir de continuer à cultiver son jardin.

Le climatère est une installation à géométrie variable proposant comme un rite de passage une reconnexion avec son jardin intérieur, celui qui pousse en chacun de nous mais aussi plus largement celui que nous devons préserver, contempler, ré-ensauvager, celui dont nous devons nous inspirer. Cette aventure reste secrète dans notre monde car revêt une angoisse de finitude alors qu'elle permet une renaissance, une transformation à l'instar du cycle d'une graine.

Estelle Lacombe envisage la mise en relation d'éléments divers (dessins, gravures, fleurs, plantes, graines, coquillages, objets manufacturés) comme une évocation poétique de cette thématique ; elle y explore ces différents médiums et les sensations graphiques et plastiques qui leur sont propres, pour aboutir à une sorte de cabinet de curiosités personnel.



Climatère, 2019. Gravure, graines, fleurs séchées, vêtements encrés, fleurs de cire, objets divers. Dimension variable.

Cette installation propose des pièces variées occupant largement l'espace de la pièce. Un premier ensemble à même le sol propose des objets anciens ou transformés, des polaroids de femmes enceintes nues, des végétaux, des petits dessins et des gravures. Au mur, des dessins présentent des fragments de corps hybrides en croissance, des états de transformation du corps, Un corsage en dentelle piqueté de fleurs complète enfin l'installation.

Ce travail associe en particulier la gravure (sa pratique principale), qui laisse trace et s'inscrit dans la durée, et les végétaux, qui revêtent un aspect plus fragile, précieux.

DAVID GOMEZ

David Gomez dit Monsieur Viande, réalise des actions simples liées à des contraintes... il joue avec des anomalies sonores tant sur un ordinateur qu'en fabriquant des instruments (poignées de masses ou de larsens, table métallique amplifiée, lutherie sauvage...). Il expérimente tant les formes visuelles que musicales. Ses installations sonores peuvent faire penser à Tom Sachs ou Mike Kelley par leurs approches brutes et les détournements et appropriations d'objets ayant déjà une connotation donc un langage visuel... Les actions à vocation visuelle sont plutôt une mise en avant de matières.

La proposition présentée à Aubais est une mise en scène issue d'une série d'actions : collecte de sacs plastiques, puis mise en «boudins» reliés par des morceaux de cordes, le tout s'articulant avec une installation sonore. Il est question ici d'un assemblage issu d'un travail de collecte, de tressage, avant d'être, au final, détissé et transformé en tableau. La forme exposée n'est qu'une étape de la vie de l'œuvre, tout comme est évolutive la matière plastique qui la compose.



Sans titre, 2015-2019. Tissage, sacs plastique et cordes.
Dimension variable.

ISABELLE POUSSIER

Sa pratique artistique s'appuie sur des objets chargés de mémoire(s), recomposés en assemblages ou installations pour chercher les affinités qui se tissent entre *l'humain, la machine et l'animal*, entre genèse et création aussi, réfléchissant à une auto-poïétique de la création d'artiste qui éclaire un balancement toujours indécis entre plasticité et écriture, histoire, mémoire et engagement.

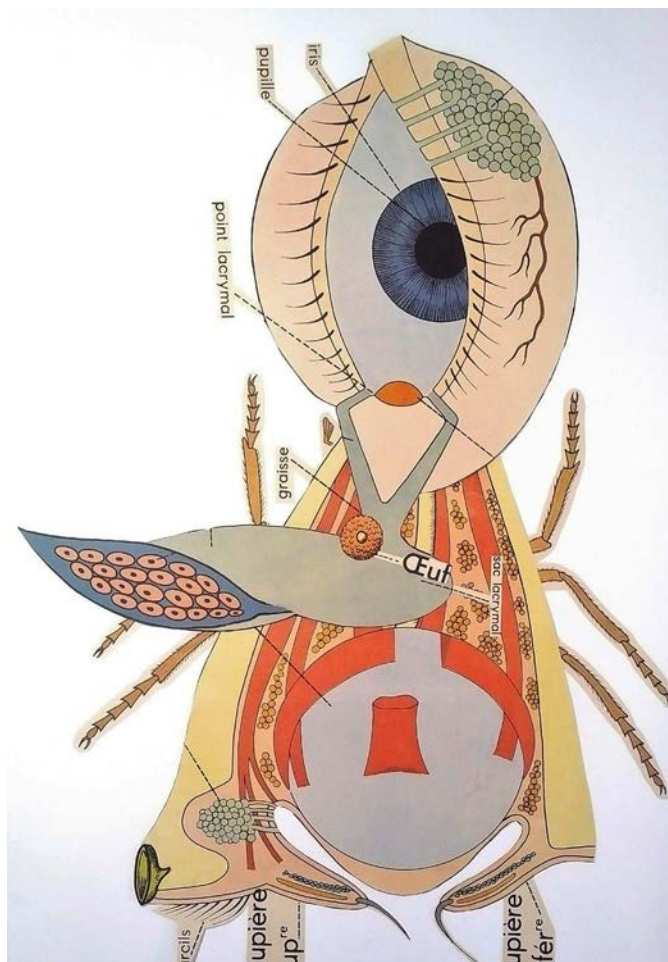
Instincts libres

Dans *Sirope de mémoire*, un assemblage exposé à la Galerie *Étant donné* en 2018, l'utilisation du tableau d'élocution avait été une évidence, mais il fut ensuite abandonné au profit d'autres assemblages d'objets de toutes sortes, et d'installations incluant des animaux vivants ou représentés.

Ces tableaux avaient été récupérés en grand nombre dans le but de peindre ou de coller sur des supports connotés, recouverts de mots et de mémoire d'école. L'idée de l'hybride les a fait revenir dans la pratique et a réactivé le geste de l'assemblage, dans une forme bidimensionnelle cette fois.

Découpé et collé en respectant les formes, les lignes et les mots, chaque morceau issu de ces tableaux du passé a pris sa place pour composer chaque fois un être nouveau, en laissant toutefois apparaître les origines animales, végétales ou humaines, et plus tardivement mécaniques.

Des êtres inconnus, qui paradoxalement se construisent à partir d'une imagerie ancienne, celle de l'école primaire, signalent à la fois la disparition tragique d'espèces, la découverte d'autres, et le transhumanisme de notre époque, le tout sur le ton de l'humour et d'une certaine nostalgie. Ils ont d'un coup l'air vieillissant malgré leur création récente, car ainsi parés des fragments explicites de divers tableaux d'élocution, ils offrent à chacun l'occasion de retrouver sa propre mémoire d'enfant.



Légende 2 (l'oeil), 2019. Collage, 50x65 cm.,

C'est le caractère hétéroclite des images de cet ensemble hybride qui frappe en tout premier. Il donne des indications sur le faire : collectionner les objets d'hier et reconsidérer chaque fois la totalité du travail. Les fragments ainsi assemblés se télescopent et tentent de montrer ce qui se rapporte au trouble temporel et à celui de la nature en mutation, comme au trouble des mots qui s'y agrègent parfois, s'y accumulent ou leur servent de titre.

Peu à peu la série d'une dizaine d'êtres étranges, de « bêtes » inconnues, a été réalisée, tentant de questionner la « nature de l'homme » et tout ce qui constitue le vivant, puis, plus tardivement, les prothèses du vivant.

JULIE-ANNE BARBE

Julie-Anne Barbe questionne la place de l'individu, particulièrement la femme, en confrontant l'intensité pulsionnelle et le regard imaginé de l'autre social.

L'Ermite

Il s'agit d'une hutte-igloo faite de bandages, d'environ un mètre de haut, installée sur un mini-chariot à poignée de traction. Des serpents et des formes serpentine plus ou moins réalistes sortent des pourtours de son ouverture.

Prenant place sur des panneaux comme des avertissements, des affiches sur lesquelles sont imprimées l'empreinte de plans de cités ensevelies depuis des millénaires comme Göbekli Tepe ou Caral. Elles ont accueillis les premiers hommes désireux de bâtir une organisation avancée, un tissu social marqué par les efforts de chacun.

Dans cette mise en scène d'objets, la hutte à transporter est un appel à l'introspection, à accepter d'écouter dans le recueillement les éléments que l'on ne contrôle pas et qui peuvent être vecteurs d'une sagesse immémoriale. Elles convoquent les images qui surgissent dans le délire lorsqu'on ne sait plus être nourri par le rationnel, sous la forme de serpents. Elle rappelle également la tête bandée de l'homme invisible dans le film éponyme de 1933, de James Whale d'après HG Wells. Cette image d'homme sans surface visible de corps sinon grâce à une protection médicale, et dont l'absence de limite révèle le côté obscur et insatiable de son âme, a terrifié des générations de spectateurs.

La hutte oraculaire et transportable de l'Ermite appelle au savoir et à la sagesse des temps où la transe et la connaissance étaient interdépendants, comme lors des consultations d'augures par les hommes de l'Antiquité, pour les décisions stratégiques particulièrement importantes.



L'Ermite, 2019. Dessin préparatoire de l'installation.

Ayant cheminé à travers différentes pratiques comme la peinture, la musique, le cinéma, ou la gravure, Julie-Anne Barbe considère que le dialogue entre les artefacts en volume permet au spectateur de s'approprier une narration; les objets peuvent s'apparenter à des outils poétiques, préhensibles bien que sans fonctionnalité évidente.

Les supports publicitaires montrent des paysages en apparence anodins, rendus indistincts par l'exécution de la peinture utilisant un grossissement qui ne permet pas de se repérer dans l'échelle. Des points rouges forment des constellations, comme une carte à mémoriser, ils sont issus de plans de sites archéologiques importants comme la nécropole de Cliffs And Farm ou Ur. Ils sont des rappels de zones où rien ne paraît important à la surface mais qui contiennent les plus grands trésors de l'histoire de l'humanité.

MAURIN SOLOSHOW

Instant Karma

Ce peut être dès l'enfance et au sein d'une famille traditionnelle que l'on peut développer son statut de bête au sens de marginal, minoritaire et inadapté (à la société des hommes). La famille impose ses usages à sa descendance comme ils lui ont été imposés par ses aïeux. Cette transmission se fait par l'éducation orale mais aussi par les pratiques quotidiennes qui ont valeur d'exemple (à suivre, naturellement). Parfois, souvent ? les énoncés sont en contradiction avec ces pratiques machinales, gestes immémoriaux reproduits sans remise en cause, ce qui est le cas de nombre de comportements dits « naturels » qui nous habitent.

Les familles éduquent leurs enfants pour en faire des hommes civilisés, la définition étant « tout individu montrant une adhésion à l'ensemble des conventions qui régissent l'ensemble des personnes auquel il se reconnaît appartenir ». Un homme civilisé serait donc l'inverse d'un homme sauvage, vivant dans le non-respect des règles fixées par ses pairs. Cependant, des actes sauvages ou barbares peuvent être effectués dans le cadre des conventions d'une société.

Les parents « civilisent » leurs enfants, en fonction du degré de leur conscience au moment de la transmission.

Et bien sûr, transmettre une approche anthropocentrée et réifiante vis-à-vis de l'animal, -les animaux sont soit utiles soit nuisibles- est une conception encore bien vivante au sein de notre société. Cela constitue l'une des contradictions les plus criantes au regard des valeurs d'une société dite « civilisée ».

Dans sa nouvelle pratique de décroissance d'idéaux et de moyens, MSS retrouve la sensation de désarroi qui l'avait conduit -dans sa précédente exposition à La Boucherie/Congénies qui s'intitulait USAGES -à ce jeu d'érosion-corrosion des idées et des formes, dans une esthétique de la dégradation et du gâchis. L'artiste se permet une intériorité avec un moi aussi tâtonnant que tangible, s'appliquant à explorer sa mémoire et ses ressentis sans crainte de rencontrer le négatif, l'abîmé, sans chercher à se rassurer ni à rassurer les regardeurs. Dans le malaise une respiration, dans la pesanteur un possible sourire.



Instant Karma, 2019. Installation (détail). Buffet, piège, taxidermie, céramique, peinture, bitume.



Illusion agricole, 2019. Installation, bidon, produit agricole, bois.

La proposition de MSS pour l'exposition « Trop bête ! l'homme et sa nature » prend la forme du buffet de bois inévitable des cuisines modestes et anciennes. Ce meuble repeint (salement), aux portes et tiroirs fermés à clé comme peut l'être le *linge sale en famille*, sera le socle d'une mini-tragédie mettant en scène la mise à mort brutale d'un petit animal sur fond de céramiques décorées. La nature de l'homme a encore frappé dans ce geste banal de défense du garde-manger, un assassinat ordinaire, une victoire sur l'adversité.

Eléonore Benq, août 2019.

P. G.

<http://pierrettegaudiat.com>

Elle a longtemps interrogé la relation *étrange* entre la réalité du corps et la virtualité humaine ; toujours intriguée par ce qui fait de nous des êtres conscients.

Autre nature

Ce travail est inspiré des nouvelles associations formelles dans le paysage.

Le plastique issu de la transformation du pétrole est devenu le symbole de ce vingtième siècle embarqué dans un consumérisme frénétique. « Homo détritrus » en quelques décennies de production a transformé la planète ; laissé son empreinte dans la sédimentation terrestre et l'atmosphère.

Les détritrus présents dans le paysage modifient l'aspect, contraignent les plantes et les arbres à pousser autrement. Il n'est pas rare de voir sur les réseaux sociaux des images d'animaux le corps entravé par un résidu en plastique qui en modifie la morphologie.

P.G. donne à voir des silhouettes, dessins réalisés au feutre sur des supports transparents, mélangeant deux corps, par leur essence, étrangers l'un à l'autre ; l'un organique et l'autre manufacturé. Ces silhouettes se superposent au lieu où elles se situent et parfois décoorent, habillent ou masquent ce/ceux qui se trouve/nt derrière.

P.G. superposent au monde des « créatures de l'esprit » semblables aux fantômes de « final fantasy » de Hironobu Sakaguchi. Ces associations nous intriguent ; qu'est-ce que cela figure ? Est-ce qu'il s'agit d'une représentation réaliste ? Après tout, nous connaissons quelques rares images d'animaux étranges ayant subi une mutation génétique ou présentant des malformations errant dans les environs de Tchernobyl. Ou bien s'agit-il d'une manipulation des gènes par des scientifiques ? La science connaît aujourd'hui peu de limite comme notre imagination.

Seront aussi présentés les hybrides sérigraphiés sur des bâches publicitaires.



Autre nature, 2019. Feutres à l'eau sur vitre.



Hybride, 2019. Sérigraphie sur bâche publicitaire. 100x240cm (détail)

WON JY

Won Jy porte son regard sur des éléments ordinaires glanés dans le paysage urbain, tels que des emballages, des gravats, des pierres, des pigeons... Par sa pratique pluridisciplinaire, il réalise des installations et des interventions artistiques avec ces objets de façon directe ou indirecte, tout en cherchant une forme d'inventaires tautologiques qui questionnent principalement le temps, la dégradation, la mort, notre société de consommation comme son devenir.

Columbarium

Pour l'exposition au Château d'Aubais, Won Jy présente une partie de sa collection de *Contenants transparents* réalisée à partir d'une habitude de l'artiste qui consiste à conserver toute sortes d'objets et matériaux dans des boîtes.

Il s'agit d'un projet en cours depuis 2017, intitulé *Columbarium* (dérivé du latin columba, « niche de pigeon » et désignant le réceptacle d'urnes funéraires humaines) pour lequel l'artiste a enterré individuellement dans des boîtes en plastique des pigeons trouvés morts dans la rue. Chaque pigeon a été documenté et photographié au moment où Won Jy l'a découvert. La surprise fut que, suite à « l'enterrement », bien que les boîtes n'aient jamais été réouvertes, une seconde vie avait éclos, grâce à l'interaction entre le terreau, le corps de pigeon et l'humidité ambiante. Ainsi, dans chaque « cercueil » sont apparus des mouches et des moisissures. On pense à *Torture-morte* de Marcel Duchamp en 1959 ou aux *mouches domptées* de Patrick Tosani, dans *Figure imposée* de 1984.

Parmi plusieurs possibilités d'installation de ces « contenants tombaux », l'artiste fait le choix de les empiler les uns sur les autres à la verticale, comme pour réaliser une colonne, possibilité offerte par la forme industrielle identique de chaque boîte-reliquaire.

Il est bien question ici, plus que de donner une sépulture aux oiseaux morts, de les collectionner, de les ranger, et finalement d'observer à travers ces contenants toujours transparents ce qu'il va advenir des « natures mortes » au fil du temps. On pense à l'exploration du vivant et de la décomposition chez Michel Blazy, dans une forme plus clinique, plus ordonnée aussi, presque scientifique.



Columbarium, 2017. Boîte en plastique 35,5x26x14 cm, terreau universel et cadavre de pigeon.

Comme pour lui, les installations s'appréhendent dans la temporalité de leur devenir.

Est-il question de sonder la vulnérabilité du vivant avec ces œuvres évolutives, d'observer des organismes en devenir, de signaler les transformations de ces corps morts générant du vivant, une certaine immortalité ? Reste que ces inventaires nous font bien sentir la fragilité du monde.

« Pourriture, évanescence, fuite du temps, glissement d'identité, emblèmes de la finitude et de la mort travaillent un grand nombre d'œuvres contemporaines »¹ ; cette affirmation d'Anne-Marie Charbonneaux, semble s'appliquer aux vanités contemporaines de Won Jy.

Isabelle Poussier, août 2019.

[1] Les Vanités dans l'art contemporain (sous la direction d'A.-M. Charbonneaux), 2005, Paris : Flammarion, p. 5.

Si vous souhaitez des informations complémentaires,
ou prendre un rendez-vous pour visiter l'exposition
en dehors des jours d'ouverture,

contactez

Pierrette Gaudiat
au 06 62 13 07 75

ou par mail
atelier.etant.donne@gmail.com